

Brésilienne, **Clarice Lispector** est née en 1920 à Tchechel-nik, un petit village d'Ukraine, de parents juifs qui ont émigré au Brésil. Elle est décédée le 9 décembre 1977. Elle écrit son premier roman à dix-sept ans, *Près du cœur sauvage*¹ (1942). On retrouvera dans la plupart de ses livres la question de Dieu sans qu'y intervienne la moindre religiosité : « Je sais que Dieu est le monde. C'est ce qui existe... Ce n'est pas dangereux de s'approcher de ce qui existe. »

« J'écris, disait-elle dans son dernier roman *L'Heure de l'étoile*², par une fatalité et parce que je n'ai rien à faire au monde ; je suis en trop et il n'y a pas de place pour moi sur cette terre des hommes ; j'écris parce que je suis désespérée et que je suis fatiguée et ne supporte plus la routine que je suis pour moi-même. S'il n'y avait pas cette nouveauté toujours neuve qu'est l'écriture, je me mourrais symboliquement chaque jour. »

*La découverte du monde*³ : Extraits :

« Une orange sur la table. Béni soit l'arbre qui t'a mise au monde. »

1. Gallimard, 1942

2. Edition des Femmes, Paris, 1977

3. Edition des femmes, Paris, 1991

Annonciation :

« J'ai chez moi un tableau du peintre italien Savelli... Marie est assise devant la fenêtre et on comprend par le volume de son ventre qu'elle est enceinte. L'archange à côté d'elle debout la regarde. Et Marie, comme si elle avait du mal à accepter ce qui vient de lui être annoncé, son propre destin et celui de l'humanité par son entremise, presse une main sur sa gorge... L'ange qui est arrivé par la fenêtre est presque humain. C'est la plus belle et la plus poignante vérité du monde.

Chaque être reçoit l'annonciation : alors, enceint dans son âme, il porte une main à sa gorge, stupéfait et angoissé. Comme s'il y avait pour chacun, à un moment de la vie, l'annonciation d'une mission à accomplir.

Cette mission n'est pas facile : chaque homme est responsable du monde entier. »

« Elle buvait le café et pensait sans mots : mon Dieu, et dire qu'il fait nuit pleine et que je suis pleine de la nuit épaisse qui glisse avec un parfum d'amandes douces. Et penser que le monde est tout épais d'une telle odeur d'amandes, et que je vous aime Dieu, d'un amour fait d'obscurité et d'éclairs. Et penser que les enfants du monde grandissent et deviennent hommes et femmes, et que la nuit sera pleine et épaisse pour eux aussi, tandis que je serai morte, pleine également. Je Vous aime Dieu sans rien attendre sinon la douleur de Vous. La douleur est le mystère. Un de mes anciens élèves avait acheté un œillet pour le mettre à sa boutonnière et aller à une fête. Une fête, mon Dieu..., une fête qui finit par la mort et par une odeur d'œillet fané à la boutonnière. Je T'aime, Dieu, précisément parce que je ne sais pas si Tu existes. Je veux un signe de Ton existence. J'ai connu une femme simple qui ne se posait pas



©Karima Berger. Seuil II, Fès, Maroc, 2008



©Karima Berger. Torrent, Ponchette, Suisse, 2006

de question à poser à Dieu. Donc Dieu existait. Quand je mourrai, je veux des œillets épinglés à ma robe blanche. Mais pas de jasmin, que j'aime et qui suffoquerait ma mort. Une fois morte, je serai seulement en blanc. Et je rencontrerai celui que j'aime : la personne que je veux elle aussi sera vêtue de blanc.

Et parfois, elle s'assoupissait, la main posée la table, sur la tasse de café. »

« Je fais de la poésie non pas que je sois poète mais pour exercer mon âme. »

« Moi, je sais que c'est le printemps parce que je sens un parfum de pollen dans l'air, qui est peut-être mon propre pollen, je sens des frissons soudains quand un petit oiseau chante et je sens que sans le savoir, je reformule la vie. Parce que je suis vivante. Que le printemps torturant, limpide et mortel, le dise, lui qui me trouve chaque année aussi prête à le recevoir... j'accepte que ma tête soit exposée à la plus scintillante du printemps, j'accepte que j'existe, j'accepte que les autres existent et que sans eux je mourrais, j'accepte la possibilité que le grand Autre existe même si je ne lui ai pas adressé la moindre prière et qu'Il ne m'a pas été donné.

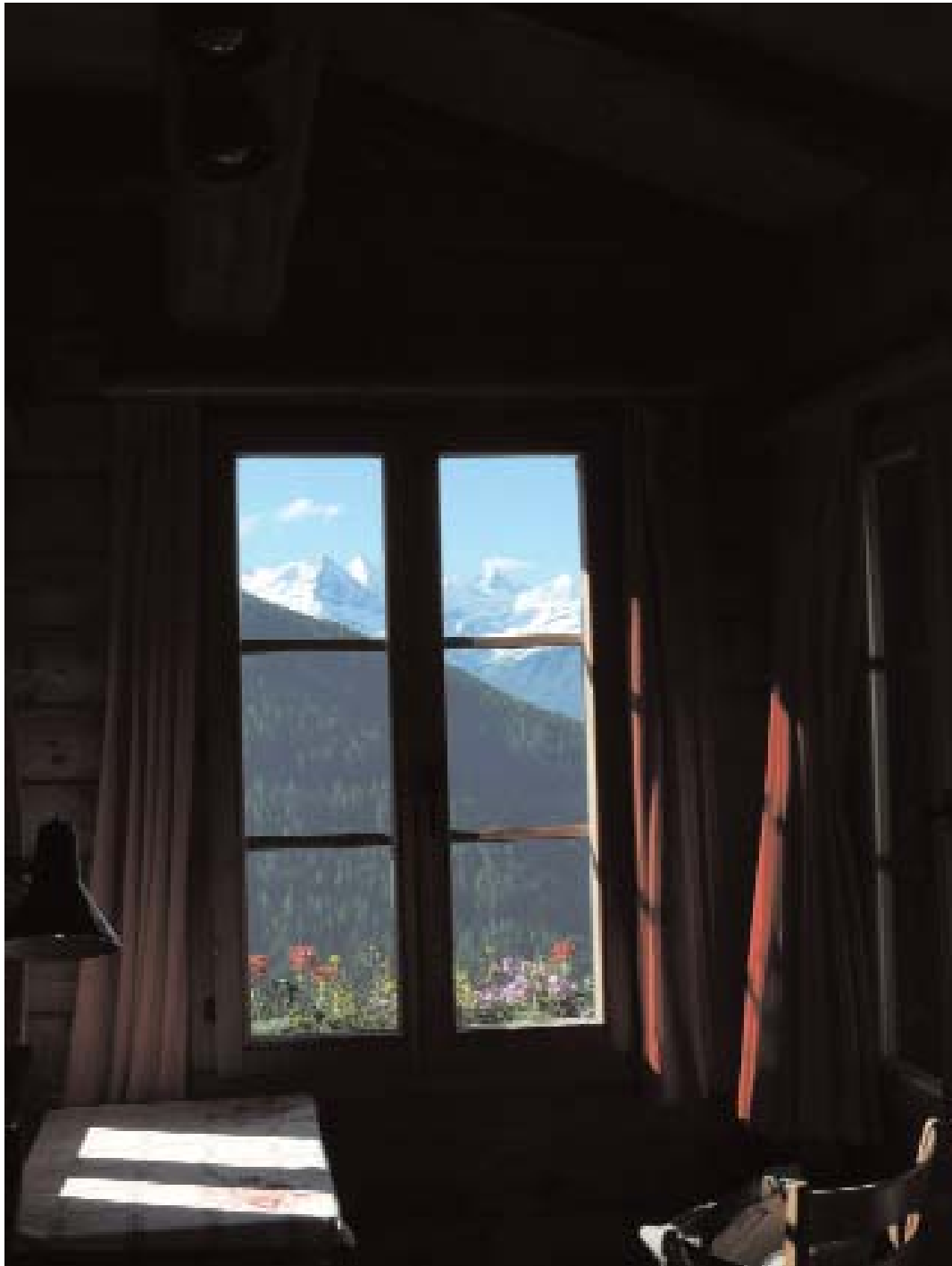
Je sens que vivre est inévitable. Au printemps je peux rester assise des heures à fumer, à être seulement. Etre parfois saigne. Mais il n'y a pas moyen de ne pas saigner car c'est dans mon sang que je sens le printemps. Cela fait mal. Le printemps me donne des choses, il me donne de quoi vivre. »

« Comment s'endormir ?

Durant des nuits d'insomnie, j'ai inventé une façon enfantine de m'endormir : je me parle tout bas et souvent ça marche. J'ai régressé, je suis une toute petite enfant. Je me couche et tout le monde dort avec moi. Rien de mal ne peut m'arriver. Tout est bon et suave. L'âme est éternelle. Jamais personne ne meurt. Dieu se répand dans mon corps : Sa douceur est goûtée comme un palais par tout le corps. C'est bon, c'est bon. Dieu m'illumine toute mais dans une pénombre afin que Sa lumière ne me réveille pas. Je suis une enfant, je n'ai pas de devoirs, seulement des droits. Le plaisir d'être vivante est celui de s'endormir... Mon âme s'abandonne enfin. Je n'ai plus rien à remettre. Rien ne me retient plus, je vais, je vais vers la béatitude. La béatitude me guide et me conduit par la main. La béatitude en vie. »



© Karima Berger.. Sqaure G. Cain, rue Pavée, Paris 2006



© Karima Berger. La chambre, Chandolin, Suisse, août 2007



©Catherine Bendayan. *Bibliothèque Karaouine*, Fès, Maroc, 2008

C'est **Julia Kristeva** qui m'a refait découvrir **Colette** dans l'ouvrage qu'elle lui a consacré ¹, et où elle nous invite à la relire en la dégageant de l'image surannée et vieillotte que nous avons d'elle, à renouveler notre vision, redécouvrir sa modernité au-delà du portrait habituel de

« l'amoureuse qui va au bout de ses désirs fait figure de femme libre et scandalise les mœurs » (p. 327).

« J'aime l'écriture de cette femme, écrit Julia Kristeva, c'est un ravissement immédiat et "sans pourquoi", mais je tente le pari d'une explication. Colette a trouvé un langage pour nommer une étrange osmose entre ces "plaisirs qu'on dit à la légère physiques" et l'infini du monde – éclosions de fleurs, ondoie-ments de bêtes, apparitions sublimes, monstres contagieux. Vagabonde ou entravée, libre, cruelle ou amoureuse, elle nous transmet un "alphabet nouveau" qui écrit la chair du monde... Son alphabet écrit le monde, et le monde advient par l'alpha-bet : écriture et monde coexistent comme les deux aspects d'une même expérience.» (p.13)

Son "innocence animale", selon sa belle expression, trans-forme le monde avec son écriture guidée, écrit Colette, par

1. *Le génie féminin, Tome III, Colette ou la chair du monde*, Fayard, Paris, 2002

sa “main de jardinier” : Elle écrit le pur et de l’impur, les bêtes, les sens en état de fièvre quasi permanente : “La fièvre, c’est le commencement de ce qu’on ne nomme pas”, elle veille au jardin des sens de son corps :

“ ... Mon corps... est plus intelligent que mon cerveau. Il ressent plus finement, plus complètement que mon cerveau. Quand mon corps pense... tout le reste se tait. À ces moments-là, toute ma peau a une âme..”

C’est en mystique des sens que Colette nous fait partager l’essence même de son âme, qui ne relève pas de régime connu où elle est séparée du corps, mais qui l’affronte, précisément, au quotidien, comme le lieu même de sa réalisation.

“Croire en Dieu implique la croyance en une altérité absolue, aussi salvatrice qu’apocalyptique... Or l’écriture de Colette, écrit Julia. Kristeva, toute de transsubstantiation qui installe le senti dans les mots et les mots dans les sensations – ne laisse rien à l’extérieur... Passion infinie et hétérogène (sens/sensations), elle se consume au moment même où elle s’engendre, et vice et versa. Feu et éclosion, elle ne relance que son propre mouvement. Une dynamique sans fin, que la mort seule consume, car écrire ne cesse que pour de nouveau... écrire”. Colette célèbre “par chaque métaphore une union amoureuse avec l’Être. Son écriture devient alors un flux... non pas un courant de la conscience ni même de l’inconscient, mais un courant de l’écoulement de soi par lequel le Soi rejoint la chair du monde... l’écriture “ (p.425)

Derrière la chair de quelques mots-clés de son univers, Colette nous livre l’Esprit (païen) de ses lieux :

Lieux

“Le large, mais non le désert. Découvrir qu’il n’y a pas de désert : c’est assez pour triompher de ce qui m’assiège”

Amour

“Souffrir d’absence, souffrir d’attente, souffrir d’amour, c’est tout un”

“Une immense opulence inquestionnable”

“Ce qui ne se vendra jamais”

“Pain de ma plume et de ma vie...”

Femme

“une brute entêtée de plaisir”, “bête goulue”

“ô plaisir, bélier qui se fêle le front, et qui recommence !”

“Femelle j’étais, et femelle, je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir”

Volupté

“le corps, voluptueux... prêt à périr plutôt que de quitter le lieu de sa joie”

“La volupté m’apparut comme une merveille foudroyante et presque sombre... Le plaisir... me terrasse, m’abîme dans un mystérieux désespoir que je cherche et que je crains.”

“Ce kyste qu’on porte en soi... Je vous jure que c’est à peine mental”

Animal

“Je crois qu’aucun être profondément civilisé ne charme les bêtes”

Bacchante

“Sa prise de contact avec les choses se faisait par tous les sens. Elle ne se contentait pas de les regarder, il fallait qu’elle les flairât, qu’elle les goûtât. Quand elle entrait dans un jardin inconnu, je lui disais “Tu vas encore le manger !” ... Elle écrasait les pétales de fleurs, les flairait longuement, elle froissait les feuilles, les mâchait, léchait des baies vénéneuses, réfléchissant intensément à ce qu’elle avait senti, goûté... Enfin, elle quittait le jardin... le nez et le front tachés de pollen jaune, les cheveux en désordre, une bosse par-ci, une écorchure par-là La démarche titubante et le souffle court, elle était toute pareille à une bacchante après des libations.” »



©Karima Berger. Lu'lua dans les arbres, Erquy, 2003

Jeune femme juive hollandaise, **Etty Hillesum**, dès l'âge de vingt ans, décide de consigner dans un journal ¹ son « désir », pas moins. « Je souffre dit-elle, d'une occlusion de l'âme. »

« Dimanche matin :

Hier soir, juste avant de me coucher, je me suis retrouvée agenouillée au milieu de cette grande pièce... Comme cela, sans l'avoir voulu. Courbée vers le sol par une volonté plus forte que la mienne. Il y a quelque temps, je me disais: "Je m'exerce à m'agenouiller". J'avais encore trop honte de ce geste, aussi intime que ceux de l'amour, dont seuls savent parler les poètes.

Mardi 26 août : Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits et Dieu est enseveli. Alors, il faut le remettre au jour. »

Pour Etty, ce Dieu n'avait pas de nom, inscrit dans nulle théologie ou église, elle se disait juste « chercheuse de Dieu »; pour elle, Dieu est une expérience de sa présence en elle, dogmes et systèmes lui sont étrangers.

1. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée, Journal 1941-1943*, Le Seuil, Paris, 1985

Elle s'adresse à lui comme à elle-même : « Il y a des gens, je suppose qui prient les yeux levés vers le ciel. Ceux-là cherchent Dieu en dehors d'eux. Il en est d'autres qui penchent la tête et la cachent entre leurs mains, je pense que ceux-ci cherchent Dieu en eux-mêmes. »

« Quand je prie, je ne prie jamais pour moi, toujours pour d'autres ou bien je poursuis un dialogue extravagant, infantile ou terriblement grave avec ce qu'il y a de plus profond en moi et que pour plus de commodité j'appelle Dieu. »

ou encore

« Ce moi-même, cette couche la plus profonde et la plus riche en moi où je me recueille, je l'appelle Dieu. »

Mais elle est internée au camp de Westerbork et son projet d'écriture se transforme :

« Il n'y a pas de poète en moi, il n'y a qu'un morceau de Dieu qui pourrait se muer en création poétique. Il faut bien qu'il y ait un poète dans un camp, pour vivre en poète cette vie-là (oui, même cette vie-là) et pour la chanter. »

Dans ce camp de Westerbork, fermé, cadenassé, barbelé, clôturé, elle trouve de quoi s'échapper, hantée qu'elle est par la question des lieux :

« Les gens sont parfois pour moi des maisons aux portes ouvertes. J'entre, j'erre à travers les couloirs, des pièces / dans chaque maison, l'aménagement est un peu différent, pourtant elles sont toutes semblables et l'on devrait pouvoir faire de chacune d'elles un sanctuaire pour toi, mon Dieu. Et je te le promets, je te le promets, mon Dieu, je te chercherai un logement et un toit dans le plus grand nombre de maisons possible...

je me mets en route pour te chercher un toit. Il y a tant de maisons inhabitées où je t'introduirai comme invité d'honneur. »

« Il m'arrive de me demander ce que tu veux faire de moi, mon Dieu. Mais peut-être cela dépendra-t-il justement de ce que je veux faire de toi ? »

Dans le camp, Etty irradie de sa beauté, lumineuse, de sa joie, de son courage, elle qui dans son journal, écrivait : « Je n'ai pas encore trouvé les mots qui voudront bien m'héberger... je suis à la recherche d'un *abri* pour moi-même », elle écrit : « Je suis le cœur pensant de la baraque... Au camp, j'ai senti de tout mon être que le moindre atome de haine ajoutée à ce monde le rend plus inhospitalier encore... Le ciel est plein d'oiseaux, les lupins violets s'étalent avec un calme princier, deux petites vieilles sont venues s'asseoir sur la caisse pour bavarder, le soleil m'inonde le visage et sous nos yeux s'accomplit un massacre, tout est si incompréhensible. »

Dans sa dernière lettre, datée du mardi 7 septembre 1943, elle écrit :

« Christine, j'ouvre la Bible par hasard et trouve ceci : "Le Seigneur est ma chambre haute". Je suis assise sur mon sac à dos au milieu d'un wagon de marchandises bondé. Papa, maman et Mischa sont quelques wagons plus loin... Nous avons quitté le camp en chantant, père et mère, très calmes et courageux. Nous allons voyager trois jours... »

Etty Hillesum est morte à Auschwitz le 30 novembre 1943, elle avait vingt-neuf ans.





©Karima Berger. Le Cervin, Suisse, août 2007

Poétesse, **Rabi'a El Adawiya**, figure majeure de la mystique musulmane. Esclave affranchie, ancienne prostituée, courtisane, qu'importe, elle jouait de la flûte et ne vivait que pour son Dieu. Première mystique femme, elle est née en Irak (Bassorah) vers 713, elle a laissé de courts poèmes ¹, chants d'amour, repris d'ailleurs par Oum Keltoum dans un enregistrement aujourd'hui introuvable.

Le poète Attar écrit d'elle : « Souveraine du lieu de sa réclusion, voilée du voile de la sincérité, brûlée du feu de l'amour et du désir..., abandonnée à l'union, regardée par les hommes comme une autre Marie, pure comme la pureté même, telle fut Rabi'a, que Dieu l'ait en sa miséricorde... Quand, au jour de la résurrection, nous serons appelés : O hommes !, le premier à s'avancer dans le rang des hommes sera Marie, que la paix soit avec elle. »

« Qui nous montrera notre Aimé ? » soupirait un jour Rabi'a. Et sa servante lui répondit : « Notre Aimé est avec nous. Mais le monde nous a coupés de Lui. »

« D'où es-tu venue? lui demanda-t-on.
De l'autre monde.

1. Rabi'a, *Chants de la Recluse*, Arfuyen, Paris, 1988

Et où vas-tu ?
Vers l'autre monde.
Et que fais-tu en ce monde ?
Je m'en moque
Et de quelle façon t'en moques-tu ?
Je mange son pain et j'accomplis les œuvres de l'autre monde. »

On raconte que Rabi'a fit un pèlerinage et dit en voyant la Kaaba : « Ceci est l'idole adorée sur la terre. Dieu n'y est jamais entré, jamais il ne l'a habitée. »

On raconte que lorsqu'elle faisait sa prière du soir, Rabi'a se tenait debout sur le toit de sa maison, serrait son voile et sa chemise et disait :

« Mon Dieu, les étoiles resplendent, les yeux dorment, les rois ferment leurs portes, chaque amant se retire avec son aimée. Et me voici, je demeure entre Tes mains. »



©Catherine Bendayan. *Mosquée de l'Université de la Karaouine, Fès, Maroc, 2007*



©Karima Berger. Maillol au square Georges Cain, rue Pavée, Paris, 2008

Etre vivante, c'est aimer

Olympia Alberti

On voudrait retrouver ce souffle des jours qui ont couru, ailleurs, et qui courent encore sous la peau pourtant – comment expliquer que la vie, c'est ce flot ininterrompu qui va, et qui se retient dans ce fleuve souterrain où nous sommes à jamais jeunes, beaux, triomphants et grandioses de l'amour de Dieu, donné et reçu, on voudrait retrouver cet élan jamais perdu, on voudrait se redire que jamais, non jamais, on ne le perdra, et soudain, c'est trop tard, on se voit dans le miroir – cette affreuse habitude de dire « la glace », comme si ce n'était pas assez réfrigérant, cette conscience-là –, on se voit, on se découvre avec une ridule fine, là, au coin du sourire ou du chagrin, avec des fils d'argent partout semés dans les cheveux, avec une estompe qui est moins douceur que lassitude.

Et puis, un soir, quelque chose vous vient au visage, tendre, plus doux que toute la douceur, c'est la certitude d'aimer cette expérience de vivre, qui recèle la joie d'aimer, quels que soient les coups et les chocs, d'aimer infiniment, d'aimer. Et pour cette seconde d'étoile dans la gorge, où la nuit se dénoue, où le souffle revient, le grand, celui qui balaie les feuilles mortes, et les fait danser dans la grâce d'un soir doué de rousseur et de sel sur les lèvres, celui qui ne cesse de courir sous la peau, pour

cette minute devenue une heure de grâce et de miel, merci à Dieu, merci à l'amour, merci.

Et parce que la parole d'un sage hindou affirme que « l'on devient ce que l'on éprouve », après avoir exprimé l'amour et en avoir été blessées, les femmes l'ont caché, enseveli, plié avec soin et souci, tout au fond de leur être, entre le cœur et l'âme, allez savoir, et là, bien à l'abri, au cœur du cœur, dans « l'âme de l'âme », selon l'expression de Rûmî, elles l'ont protégé, fait grandir, et un jour, à force d'en vivre, parce que les femmes ont un pacte avec la sainteté, à commencer par la sainteté laïque, celle qui envahit toute vie de femme, le don de soi, l'écoute, l'aide, la main secourable, la bonté dans son exercice quotidien, un jour, elles deviendront cela, cette substance divine, à force d'incarner le verbe aimer, de Joséphine Baker à Mère Teresa, c'est toujours du cœur qu'il s'agit, là où le divin de l'être rayonne.



©Ola Abdallah. *Corse*, 2007

Emily Dickinson, 1830 –1886, « ma » poétesse, américaine, dont l'âme en incandescence ¹ brûle d'un feu central, une écriture fulgurante, ajustée au plus près de l'émotion, et de l'instant, premier, abrupt de l'existence. Que la poésie de cette femme, morte, il y a plus d'un siècle, me parvienne et vibre encore en moi, c'est pour moi comme un secret du monde, c'est cela peut-être l'éternité. Une sœur qui viendrait chuchoter à mon oreille cet amour du matin ou me parler de la mare de midi ou des collines « qui valent mieux que des êtres car ils savent, mais ne révèlent rien. »

Sa poésie, elle voulait l'écrire ainsi :

Se charger à l'extrême comme le Tonnerre –
Et puis – alors que toute chose
Se terre – éclater grandiose –
Voilà – qui serait Poésie.

1. Les poèmes ici présentés sont tous extraits de *Une âme en incandescence*, traduction de Claire Malroux, José Corti, Paris, 1998

Le “Ciel” – pour moi- revêtu des Signes divers
Parfois, je pense que Midi
N’est qu’un symbole de ce Lieu –
Et quant à l’Aube de nouveau,

Un regard puissant parcourt le Monde
Et se fixe sur les Collines
Un Effroi Sacré, à l’imaginer ainsi –
Pénètre l’Ignorance –

Le Verger, quand le Soleil l’illumine
Le Triomphe des Oiseaux
Quand ensemble ils forgent la Victoire –
Certains carnivals de Nuages –

L’extase d’un Jour achevé –
Qui retourne à l’Occident –
Tout cela nous rappelle le lieu
Que l’Homme nomme “Paradis” –

Il sera plus beau – nous supposons –
Mais Nous, comment serons-nous
Parés, pour une Grâce supérieure –
Nos yeux ne le voient pas encore –
28/575

★

Consciente suis-je en ma chambre
D’avoir un ami sans forme –
Il n’atteste pas par Attitude -

Ni ne confirme – par Parole –

Ni Place – n'ai-je besoin de Lui faire –
Plus séante Courtoisie
L'hospitalière intuition
De Sa Compagnie –

La Présence – est Sa plus extrême licence –
Ni Lui envers Moi
Ni Moi envers Lui – par Accent –
Ne trahissons la Probité –

Se Lasser de Lui, serait plus étrange
Que pour la Monotonie
Connaître une Parcelle – de la vaste
Société de l'Espace –

Rend-Il visite à d'Autres –
Demeure-t-il – ou Non- je ne sais –
Mais l'instinct L'estime
Immortalité –
37/679

★

Immobile ma Vie – Fusil Chargé –
Dans un Coin – puis un Jour
Le Maître passa – Me reconnut –
Et M'emporta –

Et maintenant Nous hantons des Bois Royaux –
Et maintenant Nous chassons la Biche –
Et chaque fois que je parle en Son nom –
La Montagne répond aussitôt –
34/754

★

Le Corps grandit à l'extérieur –
De la façon la plus commode –
Afin que si l'Esprit veut se cacher
Son Temple demeure toujours,

Entrouvert – sûr – engageant –
Jamais il n'a trahi
L'Ame qui avec grave probité
Lui demandait asile.
15/578

★ ★ ★



©Ola Abdallah. *Corse*, 2007



©Ola Abdallah. *Fillettes, Péron*, 2000

Le Dieu de Fifi

Peggy Inès Sultan

Pour Mona El Tobgi

Fifi est née au pays des Pharaons. Elle s'en est exilée depuis, mais elle nous a autorisées, nous ses sœurs, à évoquer les doutes et les tourments de sa relation à Dieu, cette Sommité des Hauteurs, ce sont ses mots, qu'elle eut tant de mal à accueillir, forcée qu'elle fut d'accorder au quotidien, penchée sur son éternel ouvrage, les voix dissonantes qui fusant de partout, prétendaient s'attacher Son Nom multiple, parler par Son Verbe insaisissable, rayonner par le solaire de Sa Vérité.

Autrement dit, une ribambelle d'Etres Suprêmes, nos trois monothéismes claironnant et jouant des coudes, enrichis de tous les crocodiles, ibis, faucons, chacals et on en passe, divinisés par notre Egypte natale échouant à la porter croyante à part entière et enfin tranquille. Pauvre Fifi ! Que celui qui prétend être Dieu l'admette dans son incommensurable giron, car nous en sommes témoins, elle a passé le plus clair de son temps à le chercher dans tous les recoins de sa singulière vie, sans vraiment le trouver.

Sacrée figure celui-là, répétait-elle à qui voulait l'entendre, un peu courbée malgré son jeune âge, les mains derrière le dos, arpentant, fiévreuse et affolée, pièces et couloirs de notre maison commune ouverte à tous les courants d'air, comme si elle chassait une pensée entêtante qui jamais ne la lâcherait, ou une sorte de créature extraordinaire lui filant à tous les coups entre les pattes.

À l'époque, nous qui étions mieux initiées, nous l'avions mise en garde : Fifi, écoute donc, Dieu, tu ne le trouveras pas comme ça, Dieu, que veux-tu, faudra bien t'y faire, tu ne peux pas l'attraper, compris ? C'est une entité invisible, une particule à peine, un haut murmure censé alléger et ennoblir le sang de tes veines, une écoute sans oreilles, une parole sans bouche, une vision sans spectacle, une immensité intérieure sans bijoux ni pinacle,

une idée si pure, une abstraction d'où chaque concept découle mais pas un ne l'égale, transcendance pyramidale, Il renomme le geste vil, l'acte de folie quand il s'annonce fatal, Il n'est pas figurable et emplit de ses dons réfractés chaque individu, Il est l'esprit des esprits, le créateur infini de toute finitude, la limite inimaginable qui est le bien vers lequel tout mal diminue,

l'agonie elle-même sous Sa lumière se réveille et chantonne, sang lustral rendu jouvence, la distance ne se mesure pas qui est céleste royaume où tout enfer se dilue, conscience immuable de l'univers, Il tranche là où les âmes se lapident et perdent leur tenue, pour ceux qui s'entredévorent, Il est des instincts le principe qui se dresse et relève, la grâce qui suture, le verbe vrai de leur nouvel essor, et Sa fulgurance, lorsqu'elle se manifeste, crois-le si tu veux, bouleverse et étonne, Il...

Stop stop stop ! Hurlait Fifi, en se roulant par terre, boule de nerfs et face congestionnée, pareille élévation lui écorchant aussitôt la santé, quelle interminable liste cette emphase qui me dépasse, c'est quoi mes sœurs ce papyrus, ce manuscrit, ce rouleau compresseur qui au lieu de me faire grandir m'écrase ? Où trouver, dites-moi, cette attention surnaturelle qui soi-disant vous donne des ailes et ni une ni deux, vous voilà dégustant aux pieds d'un Dieu rassasié une brochette de salamalesks au bord de l'immatérialité, quand par en-dessous on nous roule droit dessus, voyez autour, mensonges et calamités !

Nous la laissions s'épuiser, puis filer, Fifi, il n'y avait rien à faire.

Elle était butée, on disait d'elle qu'elle avait le diable au corps et avec ses sœurs, aucune analogie ! Nous, par miracle, nous avons pu nous surélever vers d'autres sphères, échapper au borbier, dans une même famille, vous le savez, c'est un peu la loterie... Mais Fifi, la benjamine, était une fille de trop et personne n'en voulait, elle était plus esseulée qu'un chien errant, elle se proclamait à tout prix bâtarde, pure et dure, ses géniteurs, elle aurait voulu les rayer de ses nuits et des tribus mélangées où elle avait vu le jour, elle se défiait sans détour,

une lignée chaotique, un conglomérat extravagant de dialectes, de mœurs, de croyances, de rituels, de superstitions, de manies étranges, de pratiques outrancières, on voyait venir, prise dans un tel encombrement, Fifi n'allait pas mûrir en beauté !

Quoi, elle résistait l'autre ? On soumettait Fifi brutalement, injures et châtiments. La dernière des élues posait trop de questions sur Dieu ? On répondait par force soupirs, rots et grognements. Fifi nous faisait un clin d'œil coquin ou jouait des

sourcils pour nous provoquer et nous faire rire de ses grosses dents, histoire de se sentir solidaire ? Diagnostic : précoce lubricité, fornication en vue avec le démon ! En réalité miroir inversé de notre calvaire. Car lorsque Fifi dansait pour notre plus grand bonheur, ah ! Comme tout le monde applaudissait alors, puis comme ils en profitaient, pauvre Fifi, tripotée honteusement par toute la parentèle, et pire encore, qui peut le dire, une vraie basse-cour où chacun jouissait grossièrement de ses belles prestations... bref, vous le comprendrez,

notre Fifi avait perdu tout sens de la famille, toute velléité de filiation directe, toute foi stable et rehaussée en un Dieu absolu capable, de ses attributs pour elle imprononçables – SILENCE SILENCE ! Hurlait en elle l'impossible injonction – de la sauver, elle, et la nuée d'enfants nés filles de l'échec !

Elle s'était mise à son compte, pique-assiette convoquant – selon les degrés de son dénuement ou selon qu'elle imaginait son vœu exaucé – le copieux panthéon que notre terre affichait : prophètes, sauveurs, déesses, fétiches, icônes, cultes venus des quatre coins du monde, un réservoir inspiré notre cher pays et par tant de langues brassées, il n'avait rien d'un porte-voix aphone, quelle cacophonie, quel tourbillon, quelle truculente alchimie ces prières et prostrations auxquelles, ivre, elle s'adonnait en égrenant son chapelet d'idiomes,

ne sachant toujours pas à quel saint se vouer car à l'horizon, pas le moindre vecteur spirituel en mesure de la convaincre et de la reformuler, et malgré ses nombreuses immersions, son âme – un goût de péché mortel – remontait intacte sans l'ombre d'une conversion, impénitente idolâtre cette Fifi,

désespérée, mais d'un Dieu unique pour son avenir, fallait plus s'en réjouir.

C'est que Fifi avait un poids terrestre bien lourd à promener, la tirant vers le Très Bas en l'éloignant, forcément, du Très Haut, car c'est le Mal incarné pour finir qu'elle voyait sur son visage et non moins dispersé hélas, dans les cœurs et mystérieux présages : au quart de tour, un simple regard, au son de la voix, un geste futile, quelques mots déboulés aiguisés sur un fil, une oreille se verrouille et la machine s'emballe et déraille, un enfer pour Fifi, lire si loin dans les ténèbres de chacun !

Et c'est parmi les ruines et les décombres que Fifi se mit à sonder sa part de vérité, à travers son âpre lutte avec la méphitique empreinte, en elle celle des autres, il lui arrivait de les confondre, elle pouvait se tromper, mais elle cherchait sans relâche à comprendre comment âme et chair cessaient d'être profanées et, par l'insipide étreinte proie offensée, pourquoi vouloir s'associer et faire affaire avec son triste bourreau quand la tentation est chimère, inséparable l'enceinte ?

Si peu rassurée par ses découvertes, ignorant si elle faisait fausse route, dans la boue de ses questions, ce déchirement qui était le sien, elle trouva à force – par la conciliation inespérée d'un ange, sourcier de son état et seule alliance qui resta durablement reliée à ses songes – vu la patience qu'il déploya pour la guider – un fil d'or, tiré, nous confiera-t-elle plus tard sous le sceau du secret, du brocart et du velours de leurs tendres entretiens, si ténu ce fil d'or qu'elle crut saisir de la délicate révélation, la lueur du divin,

et de son ouvrage ainsi remémoré, elle put regagner, sur la pointe des pieds, dansant du même pas léger que son noble volatile, l'harmonie ressuscitée d'une si longue attente : un souffle nommé sacré et rêvé blanc désir, page ouverte du dedans qui consent à se remplir, l'esprit à l'essentiel s'éveille et réinvente aérien, la place étroite et consumée du four et du Malin !

Nous nous sommes interrogées, nous ses sœurs qui l'aimons d'un fidèle amour : cet endroit du démon que Fifi a mis des lustres, disons-le, à examiner dans ses visions et différents replis, à traquer sous les feux d'un cœur serti d'une conscience à rebours, à extirper des bas morceaux d'un squelette meurtri, cet endroit du démon, était-ce le lieu de Dieu, de l'ange ou du divin, que cette femme libre née d'un livre a rejoint, toujours un peu folle et qui uniquement là-bas, au pays, se faisait appeler Fifi ?

Paris, Mai 2008





©Ola Abdallah. *Corse*, 2007

Ola Abdallah, jeune artiste syrienne, vit et travaille à Paris depuis 2001. Vivant aux confluents de l'orient et de l'occident, elle investit sa peinture de ses expériences et influences multiculturelles, ses oeuvres sont une invitation aux voyages.

Olympia Alberti a publié une trentaine de livres (poèmes, romans, nouvelles, essais, récits). Quelques prix littéraires. A enseigné 15 ans la littérature comparée à la Faculté des Lettres de Nice, elle anime conférences et ateliers d'écriture. Son prochain livre (mai 2008), *La Prophétie de la rivière* (Ramsay), donne la parole à une ancienne esclave dans un roman-monologue, qui évoque une grande figure de la libération des femmes au XIX^e siècle en Amérique.

Catherine Bendayan, Photographe Reporter, est née à Casablanca où elle a vécu jusqu'à l'âge de 17 ans. Humaniste et citoyenne du monde, spécialisée en géographie humaine, elle travaille depuis 25 ans auprès des sociétés traditionnelles en Afrique, Asie Océanie. Elle publie et expose dans différents lieux où il s'agit pour elle de transmettre les images, cette musique des regards, des couleurs, des gestes, des formes et détails qui fondent sa recherche du mouvement perpétuel. Depuis janvier 2008, elle est revenue vivre au Maroc à Fès, où depuis six ans elle couvre le Festival des Musiques Sacrées du Monde. Elle a participé à l'ouvrage collectif *L'Esprit de Fès*, Ed du Rocher, écrit *Images pour la transmission*, réalisé un diaporama DVD intitulé *Regards pour la Paix et Fès La Spirituelle, Portraits de Femmes du Monde*.

Samta Benyahia est née à Constantine, en Algérie. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, Paris 1979 et titulaire d'un DEA Arts Plastiques (Paris VIII 1989), elle a été Professeur à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts d'Alger jusqu'en 1988. Elle expose en France et à l'étranger, ses dernières expositions ont eu lieu à Paris, en 2008, à la Galerie Martine et Thibault

de la Châtre *A la lumière des matins...* (Albert Camus), à UCLA, Fowler Museum of Cultural History, Los Angeles en 2007, en 2006, à l'Espace EDF Electra à Paris, *Constantine de mon enfance*, à Londres In IVA, *Made in Africa*.

Karima Berger est née en Algérie, elle travaille et vit à Paris. Elle a écrit *L'enfant des deux mondes* (1998) et *La chair et le rôdeur* (2002) aux éditions de l'Aube. Son troisième roman *Filiations dangereuses*, publié aux Editions Chèvre-feuille Etoilée en 2007 a reçu le Prix Alain-Fournier. Elle écrit aussi des nouvelles dans des revues et ouvrages collectifs.

Kareen Didier est née en 1968, dans la région parisienne. Entre vie familiale et travail dans les ressources humaines, elle a trouvé son lieu d'expression : l'atelier et ses mots, la terre.

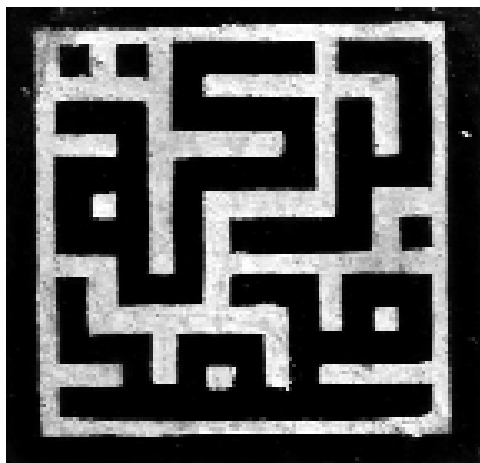
Marie-Ange Sebasti, née à Lyon, où elle vit, est l'auteur de plusieurs recueils de textes poétiques, dont *Contours apparents*, Laudes, 1989, *Presque une île*, La Marge Édition, 1997 (préface de Charles Juliet), *Marges arides*, Jacques André Éditeur, 2006, *La porte des lagunes* (illustration de Colette Milly), Éditions Sang d'encre, 2006.

En collaboration avec la photographe Monique Pietri elle a publié en 2001 *Corse* dans le chalut des jours, Éditions de l'Envol et, en 2007, *Villes éphémères*, Jacques André Éditeur (préface de Jean-Pierre Lemaire). Elle a également réalisé, avec Joël Vernet, un livre collectif rassemblant des textes inspirés par le site archéologique d'Ougarit (Syrie) : *Ougarit, la terre, le ciel, La part des anges*, 2004.

Leïla Sebbar, est née à Aflou en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française. Elle est romancière et nouvelliste, elle vit à Paris. Ses titres récents : *Je ne parle pas de la langue de mon père*, Julliard 2003, aux Editions Bleu Autour, *Journal de mes Algéries en France*, 2005, *Les femmes au bain*, 2006, *Femmes d'Afrique du Nord*, 2006 en collaboration avec C. Teraud et J-M. Belorgey, *Métro, instantanés*,

Editions du Rocher, 2007, *L'arabe comme un chant secret*, roman, Editions Bleu Autour, 2007, *Mon Père*, Direction de l'ouvrage collectif, Editions Chèvre-feuille Etoilée, 2007 et en octobre 2008, elle publiera toujours aux Editions Chèvre-Feuille Etoilée, *Ma mère*, ouvrage collectif sous sa direction. A l'automne 2008 également, paraîtront *Voyages en Algérie autour de ma chambre* aux éditions Bleu Autour et *Mon cher Fils*, roman, aux Editions Elyzad, Tunis.

Peggy Inès Sultan est née à Héliopolis, en Egypte. Elle vit et travaille à Paris depuis 1957. Cofondatrice de la revue féministe *Elles Voient Rouge*, elle a publié deux recueils de poèmes : *Précaire le Pays* aux éditions Echo Optique et *La page Suivante* à La Bartavelle éditeur. Elle contribue à diverses revues littéraires : textes et traductions en langue anglaise.



©Karima Berger, Céramique,
Fès, Maroc, juin 2008